

Bibliographie

_ ***Maintenant et à jamais***, romance dramatique, 2017

_ ***Contre vents et marées***, romance contemporaine, 2018

_ ***La valse des souvenirs*** (Allie et Adam – Partie 1), romance, 2018

_ ***À fleur de cœur*** (Allie et Adam – Partie 2), romance, 2019

_ ***Allie et Adam*** (Intégrale), tranche de vie, romance, 2019

_ ***Un souffle de vie***, tranche de vie, 2019

_ ***Étincelles de bonheur***, tranche de vie, 2020

_ ***Mon Héloïse***, nouvelle du recueil *Gourmandises de Noël*, 2017

_ ***L'ombre du passé***, nouvelle du recueil *Destinations inconnues*, 2018

_ ***Plume solitaire***, nouvelle du recueil *Il était une plume*, 2018

_ ***La liste***, nouvelle du recueil *Au cœur des montagnes*, 2019



Le poids du silence

Audrey Martinez

Extrait

© Martinez, 2021, tous droits réservés.

<http://www.audreymartinez.fr>



Extrait « Le poids du silence » - Audrey Martinez

Prologue

Elle est partie.

J'ai encore du mal à le réaliser.

Je déambule dans l'appartement à la recherche d'un indice, d'une explication.

Je ne comprends pas.

Je ne comprends rien.

Nous étions pourtant heureux. Enfin, c'est ce que je croyais...

J'ouvre le placard de la chambre. La plupart de ses affaires ont disparu. Quelques vêtements qu'elle n'a pas emportés traînent ici et là. On pourrait penser qu'elle est partie rapidement, comme si elle fuyait notre vie. Comme si elle me fuyait, *moi*. Mon cœur se serre lorsque je constate qu'il manque des photos. Des photos de nous, de notre histoire. Pourquoi a-t-elle pris des preuves de notre amour puisqu'elle vient de le piétiner sans regret ? Elle a broyé notre histoire, nos souvenirs, nos projets en un claquement de doigts. Elle est partie sans se retourner. Comme si rien n'avait jamais compté.

Je me laisse tomber sur le canapé, prêt à sombrer, prêt à me laisser emporter par ma tristesse. Je suis sous le choc et j'ai beau me creuser la tête, rien ne m'apparaît, rien qui pourrait expliquer sa décision. J'ai l'impression d'atterrir dans un cauchemar, bien loin de ma réalité, bien loin de ce que je vivais il y a encore quelques heures.

Mon regard se perd sur le salon. La grande table en bois qu'on a poncée et repeinte ensemble, le canapé noir offert par ma mère, les tableaux chinés dans des brocantes, les rideaux blanc et beige. Rien n'a vraiment changé et pourtant rien ne sera plus jamais pareil. Je suis déconnecté, comme si je n'étais plus chez moi, chez nous. L'appartement me paraît

froid et impersonnel sans elle. Je passe la main dans mes cheveux et souffle bruyamment. Mon cœur est douloureux, tentant de se remettre à battre correctement. Je laisse ma tête tomber sur le dossier et constate que son plaid n'est plus là. Son fameux plaid. On ne peut pas dire que je le trouvais très beau, mais elle y tenait. Il avait été cousu par son arrière-grand-mère. *On appelle ça un patchwork*, m'a-t-elle dit un jour. Il trônait fièrement sur le canapé, et, l'hiver, elle adorait s'y emmitoufler. Nous regardions des films, blottis sous ce bout de tissu. Elle l'aimait, et, moi, c'est elle que j'aimais. *Que j'aime.*

Je crois que j'ai du mal à réaliser.

Elle me manque déjà. Je ne peux pas me résoudre à l'oublier, à oublier notre avenir, à oublier notre amour. Mon cœur palpite d'horreur à l'idée de ne plus jamais la revoir.

Tout en me redressant, je remarque qu'un mot est posé sur le buffet. Je me hisse hors du canapé, à contrecœur. Je ne veux pas que ça devienne réel, je préfère me noyer dans mes souvenirs, croire encore quelques secondes qu'elle va rentrer, qu'elle va me revenir.

Sur le papier se trouve sa bague.

Sa bague de fiançailles.

Elle est vraiment partie.

« Merci pour tout le bonheur que tu m'as apporté.

Merci pour ces années d'amour.

Merci d'avoir été un homme exceptionnel.

Je t'aimerai toujours.

Pardonne-moi.

Olivia »

Chapitre 1

La rencontre

Ethan

Olivia n'a jamais aimé être seule. Elle a besoin d'être entourée, besoin de monde autour d'elle, besoin que ça bouge, que ce soit animé. Pourquoi ne me dit-elle pas ce qu'il s'est passé ? Pourquoi me quitter du jour au lendemain ? Je devrais presque m'estimer reconnaissant qu'elle ait attendu mon retour de mission. Est-ce que j'aurais dû arrêter les déplacements ? Est-ce que j'étais trop absent ? Est-ce qu'elle était malheureuse ? Je retourne ses mots dans ma tête pour tenter de comprendre. Je repasse nos années de couple en boucle. Je m'attarde sur nos disputes, ses reproches, pour chercher ce qui n'allait pas. Je m'abrutis de questions qui restent sans réponses, car seule Olivia peut me les donner. Est-ce qu'il y a une chance de tout réparer ? Je refuse de jeter cinq années d'amour à la poubelle.

Je me réveille, seul. Ce n'est pas la première fois, mais c'est différent. Elle n'est plus là. Elle ne chantera pas dans la salle de bain, elle ne dansera pas dans le salon en préparant son thé, elle ne me sourira pas lorsque je passerai la porte, elle ne m'embrassera pas avant d'aller travailler, elle ne m'enverra pas de message pour me dire qu'elle pense à moi, elle ne sera pas là pour diner, elle ne se blottira pas contre moi quand j'irai me coucher. Non, tel un être que l'on vient de perdre, elle n'est plus qu'un fantôme qui hante chaque pièce, mais qui ne fait plus partie de ma vie. Elle n'est plus qu'un souvenir. Chaque mètre carré de cette maison me rappelle sa présence et notre vie de couple. Ce sera une torture d'y vivre sans elle, et pourtant, je crois que je ne pourrai jamais quitter ces lieux. Tant que je suis

ici, il y a encore un petit bout d'elle avec moi.

Nous nous sommes rencontrés alors que je cherchais un appartement. J'ai passé la porte de l'agence dans laquelle elle travaillait. C'était une agence du centre-ville, je l'avais choisie complètement au hasard.

Je ne l'ai pas vue tout de suite, car j'ai été alpagué par sa collègue. Une petite blonde d'une quarantaine d'années. Mère de famille, si j'en crois toutes les photos qui traînaient sur son bureau. Elle m'a posé plein de questions sur mon dossier, sur ce que je recherchais. Au bout d'une demi-heure, je suis sorti de l'agence avec sa carte et un goût amer. Je n'ai pas pu détacher mes yeux d'Olivia. Elle était au téléphone durant mon entretien avec sa collègue. Elle riait tout en remuant sur sa chaise. Elle était solaire. Je ne voyais qu'elle, j'avais même du mal à me concentrer sur ce que je disais tant j'étais captivé.

Elle ne m'a pas remarqué et j'ai quitté les lieux, déçu. Avec l'impression d'avoir loupé ma chance.

Mais je crois que parfois la vie nous donne des coups de pouce. Il suffit d'un sourire, d'un regard, d'une rencontre, d'un mot pour s'ouvrir aux opportunités et aux possibilités que nous offre le destin.

Quelques jours après, sa collègue m'a rappelé pour me dire qu'elle avait deux appartements à me faire visiter. J'ai accepté et nous nous sommes donné rendez-vous l'après-midi même. Quelle ne fut pas ma surprise de voir Olivia devant l'immeuble en arrivant. Sa collègue avait eu un empêchement. Moulée dans une superbe robe rouge et noir, elle est restée professionnelle durant toute la visite. Je m'étais emballé pour rien, il était clair qu'elle n'était pas intéressée. Pourtant je ne pouvais détacher mon regard de ses longs cheveux bruns, de ses yeux verts pétillants, de ses courbes envoûtantes ou de son sourire communicatif. Elle était animée par ce qu'elle me racontait. Elle aimait son travail, c'était évident. Elle y

mettait tout son cœur. Les deux visites terminées, je sentais que je n'étais pas prêt à laisser tomber. C'est finalement elle qui a repris mon dossier et j'ai eu l'occasion de la revoir. Encore et encore. J'étais un client exécration. Aucun des appartements ne me convenait. Non pas que ce soit vrai. En réalité, certains étaient parfaits, mais je voulais passer du temps avec elle et je n'avais pas trouvé d'autre moyen. Pitoyable, non ? Je grappillais des informations ici et là sur ses préférences, ses goûts, sa vie privée. J'ai compris au fil des visites qu'elle était en couple. Pourtant, je n'ai pas pu me résoudre à abandonner. J'étais certain que le destin l'avait mise sur ma route. J'en étais persuadé sans trop savoir pourquoi ni comment. Alors, je me suis accroché. Ridicule. Je n'avais plus rien du mâle viril et sûr de lui. Je n'étais plus qu'un petit chiot désirant attirer l'attention de sa maitresse. En y repensant, j'ai honte de mon comportement. J'aurais franchement pu lui parler directement, mais je sentais que je devais lui laisser le temps de me connaître et de m'appriivoiser, même si, pour cela, j'ai utilisé un prétexte : visiter des appartements.

Lors de l'une de nos visites, tandis qu'elle me disait qu'il devenait difficile pour elle de trouver de nouveaux biens au vu de mes critères toujours plus exigeants, je l'ai embrassée. Je ne sais pas ce qu'il m'a pris. Nous nous étions rapprochés au cours des semaines. Une complicité s'était installée. Je sentais qu'il y avait quelque chose, mais je me doutais aussi qu'elle ne ferait jamais un pas vers moi. Alors je l'ai embrassée. J'ai presque retenu mon souffle en posant mes lèvres contre les siennes. J'ai guetté une réaction, lui demandant la permission d'aller plus loin. Elle m'a rendu mon baiser après quelques secondes de battement. Elle a entrouvert les lèvres et nos langues se sont mises à danser ensemble. Mes mains sur ses reins, j'avais envie de parcourir son corps, mais je me suis abstenu. Lorsque nos bouches se sont détachées, elle s'est figée et m'a congédié. Sans un mot de plus.

Je n'avais pas imaginé sa réaction à vrai dire. Je croyais qu'elle aurait compris qu'il y avait quelque chose entre nous. Je pensais qu'elle voudrait nous laisser une chance, j'en avais presque oublié son compagnon. J'avais préféré mettre cette idée de côté pour ne pas permettre à ma jalousie de prendre le dessus. Cet homme qui pouvait la retrouver le soir, la serrer dans ses bras, lui faire l'amour, l'écouter rire, encore et encore. Ça me rendait fou d'imaginer un autre avoir la place que je souhaitais. Ce n'était pas un défi, un caprice, ou juste sexuel, comme on pourrait le croire. C'était elle, il y avait un lien sans que je sois capable de l'expliquer. J'en étais persuadé.

Deux jours plus tard, elle m'a envoyé un message pour me donner un nouveau rendez-vous. Je me suis dit qu'elle allait m'annoncer qu'elle ne souhaitait plus s'occuper de mon dossier, ou alors, professionnelle jusqu'au bout, elle voulait reprendre les visites comme si rien n'était arrivé. Je suis arrivé sur place, tout penaud. Comme un gamin pris en faute. Je n'en menais pas large. Est-ce que j'allais me prendre un savon ? une gifle ? Je l'aurais mérité et j'étais prêt à assumer.

Devant l'immeuble, elle ne souriait pas. Pas du tout. Elle m'a fait entrer dans l'appartement qu'elle voulait me faire visiter. J'ai compris qu'on ne reparlerait pas de ce qui était arrivé. Nous avons fait le tour des lieux, et la complicité n'était plus là. Un froid glacial s'était installé entre nous, même si mon sang bouillonnait d'être si proche d'elle sans pouvoir la toucher. Peut-être cela venait-il de moi ? ou d'elle ? Je n'osais plus plaisanter ou la regarder. J'étais tétanisé, et largement honteux. J'étais en train de me dire que j'allais devoir changer d'agence. Comment la côtoyer sans désirer plus ? En fin de visite, elle s'est plantée devant moi et a plongé ses yeux dans les miens.

C'était le moment, le moment où elle allait régler ses comptes.

Elle m'a simplement dit « J'ai quitté mon compagnon ».

Je l'ai dévisagée, tentant de comprendre ce qu'il se passait. Et elle m'a souri. Alors j'ai compris. J'ai compris qu'elle l'avait ressentie aussi, cette magie, cette complicité. J'ai compris qu'il y avait d'autres enjeux pour elle. J'ai compris que c'était une évidence pour nous deux. Cette fois, c'est elle qui m'a embrassé. Et nous avons fait l'amour sur le canapé de cet appartement qui n'était pas à nous. Quand j'y repense, on était inconscients, mais que voulez-vous... Cela faisait des semaines que nous passions du temps ensemble, faisant trainer les visites en longueur. Ces semaines de flirt ont eu raison de notre raison.

J'avais l'impression d'avoir quinze ans, d'avoir les hormones en ébullition, d'être en plein rêve érotique. Elle m'avait mené en bateau durant toute la visite. Plus tard, elle m'a avoué que c'était « pour me faire les pieds ».

Après ça, nous ne nous sommes plus jamais quittés.

Je lance la machine à café et en profite pour vérifier mes messages et mes mails. Le travail va me maintenir hors de l'eau pour la journée. Et demain, je recommencerai, parce que, pour le moment, je n'ai pas d'autre choix. Je l'ai appelée plusieurs fois cette nuit. Je lui ai envoyé des textos. C'est pathétique, mais je m'en fiche. Je l'aime, alors ma fierté passe bien après mon amour pour elle. Je dois comprendre. Je lis le dernier mail de ma mère, je suis soulagé de savoir que je ne dois pas me rendre au bureau. Je peux aller directement travailler. Parfait, je ne peux pas les affronter aujourd'hui. J'ai besoin de digérer la nouvelle avant de devoir l'expliquer aux autres. J'ai bon espoir de lui faire entendre raison avant qu'il ne soit trop tard. Mon cœur se serre à l'idée qu'elle puisse réellement me quitter et que je ne la reverrai plus.

Mes mains tremblent lorsque je finis de m'habiller. J'ai la journée pour me vider la tête et, ce soir, j'essaierai de trouver un moyen pour discuter

avec elle. Je sors de la maison en fermant ma veste. Le mois de mars est agréable cette année. Le soleil rend cette journée bien plus belle qu'elle ne l'est en réalité. Elle sera à oublier rapidement tant la boule d'angoisse qui m'habite est oppressante. Dire que nous avions prévu de partir en vacances cet été. C'est idiot, je ne sais pas pourquoi je pense à ça. Comme si c'était le plus important. Mais Olivia était impatiente de visiter la Grèce. On avait envisagé une croisière. Une manière de n'être que tous les deux, sans travail, sans obligations, sans famille, sans amis. Juste elle et moi, pour nous retrouver.

Ce n'est pas le moment de penser à ce genre de détail. Je monte dans ma voiture après avoir fait un signe de la main à notre voisine, Marceline.

Et sans pouvoir m'en empêcher, j'envoie un message à Olivia :

« Mon cœur, j'ai besoin d'entendre ta voix, de comprendre ce que tu ressens, ce qu'il se passe dans ta tête. S'il te plait, appelle-moi ou viens à la maison pour en discuter. Je t'aime. »

Chapitre 2

La famille

Ethan

Le dimanche, c'est repas en famille. Pour certains, c'est une corvée, pour moi, c'est indispensable pour maintenir un certain équilibre dans mon existence. Enfin, habituellement c'est le cas. Aujourd'hui, je me traîne dans l'appartement, le cœur lourd et l'esprit morose. Je n'ai pas envie de me confronter au monde. Ma peine surpasse le bonheur de voir les miens, mais je me force, car je sais que j'ai besoin de leur présence pour affronter ce qu'il m'arrive. Sans eux, je me serais effondré depuis un moment.

Sur le trajet, je suis perdu dans mes pensées. Depuis son départ, j'oscille entre me creuser la cervelle pour comprendre son choix et faire l'autruche pour étouffer la douleur de son absence. Autant dire que rien ne m'aide à avancer. En ai-je vraiment envie ? Bien sûr que non. La seule chose que je souhaite, c'est son retour.

Je remonte la petite allée fleurie pour me garer devant l'entrée. La maison n'est pas immense. Mes parents ont les moyens d'acheter plus grand, mais l'étalage de richesse ne les a jamais intéressés. Ils ont acquis cette maison à la naissance de Matt, mon frère aîné, et nous y avons tous grandi. Elle est remplie de souvenirs, de larmes, de rires, de vie. Ma mère ne la quitterait pour rien au monde et j'avoue que j'adore y revenir régulièrement. Ça a quelque chose de réconfortant de pouvoir me réfugier dans le lieu de mon enfance. Comme si tout problème allait trouver sa solution dès lors que je suis ici. À croire que les soucis et les complications ne peuvent pas m'atteindre en ce lieu. C'est idiot, mais ça me fait du bien.

Je passe la porte de la maison familiale tandis qu'une bonne odeur envahit mes narines. Cette odeur rassurante, enivrante, qui me replonge

immédiatement dans mon enfance, dans des moments heureux où nous étions insouciants, en sécurité, avec l'avenir devant moi. C'est cette odeur-là que je sens chaque fois que je viens chez mes parents. Je longe le mur recouvert de photos retraçant notre jeunesse, pour bifurquer vers la cuisine dans laquelle claquent ces voix familières. La télé en bruit de fond m'indique que mon frère suit les résultats sportifs tandis que ma mère chantonne sur de la variété française comme toujours lorsqu'elle est aux fourneaux.

On peut dire que j'ai eu une belle enfance. Dans une famille unie. Bien sûr, nous avons notre lot de disputes et de désaccords, mais qu'importe. Rien ne peut nous séparer. Sans eux, je perds pied, sans eux, je ne suis plus moi.

— Ah, tu es là ! Il était temps, ton frère était en train de dévorer mes petites quiches.

— Même pas vrai, répond mon frangin, la bouche pleine.

Je m'esclaffe, ça ne m'étonne pas. Même s'il a trois ans de plus que moi, c'est un vrai gamin. Et c'est aussi un gros mangeur.

— Ce n'est pas à trente-huit ans qu'on va pouvoir le changer, soufflé-je à ma mère en venant déposer un baiser sur sa joue.

Elle me sourit et je remarque les petites rides qui ornent le coin de ses yeux marron. Elle est plutôt grande, brune et mon frère lui ressemble beaucoup. C'est une mère aimante qui adore cuisiner et nous gaver de nourriture. Je tente de lui sourire à mon tour, mais elle n'est pas dupe. Elle me lance un regard qui en dit long, mais n'ajoute pas un mot. Je sais qu'elle s'inquiète pour moi. Elle est au courant de ma rupture, et attend que je fasse le premier pas, que j'ouvre mon cœur, mais je ne suis pas prêt. Pas encore. J'ai déjà eu du mal à lui annoncer la nouvelle. Ils aiment Olivia presque autant que moi. J'ai besoin de temps, besoin de comprendre, besoin d'encaisser. Si j'en parle, ça devient réel, si j'en parle, c'est vraiment

fini, et ça, c'est hors de question.

— Ça sent bon ! lance alors mon père en entrant dans la cuisine. On passe à table ?

Mon paternel est le plus grand de la famille, il frôle les 1 m 95. Mon frère et moi avons pris de lui, mais je suis le seul à lui ressembler. On pourrait penser que nous sommes des copies conformes avec quelques années d'écart. Ses courts cheveux sombres tirent sur le gris. Il a les yeux noirs et des sourcils épais qui lui donnent parfois un air sévère. Il est ferme, mais juste. C'est un bon père qui a toujours fait passer sa famille avant le reste, même lorsqu'il était noyé sous le travail.

— Allez vous asseoir, répond ma mère, et ne partez pas les mains vides.

Chacun attrape un plat ou une assiette et nous nous installons dans la salle à manger.

— Et éteins-moi cette télé, Matt ! gronde-t-elle avant de nous rejoindre.

Tous les dimanches depuis que j'ai quitté l'armée, nous nous réunissons. C'est notre rituel. Je doutais de pouvoir rencontrer quelqu'un qui accepterait ma famille. Elle est parfois envahissante et bruyante, mais je ne peux pas vivre sans eux, alors lorsque j'ai amené Olivia pour la première fois, j'étais angoissé, mais elle, encore plus. Je n'avais pas peur qu'ils ne l'apprécient pas. Non, pour ça, je n'avais aucun doute. J'avais peur qu'elle trouve que c'était trop et qu'elle m'impose de prendre mes distances, qu'elle m'impose de moins les voir. Je peux le comprendre, mais j'en aurais été incapable.

Le déjeuner s'est tellement bien déroulé, que nous sommes restés diner. C'est pour dire ! Ma famille a adopté Olivia et elle le leur rendait bien. Je crois qu'il s'est passé un truc entre eux. Au moment où elle est entrée, elle s'est sentie bien chez nous, et elle n'a jamais manqué un repas dominical. Jamais. Même lorsque j'étais en mission. Elle y tenait autant que moi. Elle était d'ailleurs très proche de ma mère. Elles s'entendaient comme mère

et fille.

Il faut dire qu'Olivia a perdu ses parents lorsqu'elle n'avait que dix-neuf ans. Ça peut bousiller une personne, un événement pareil, et pourtant... Elle a surmonté sa douleur, elle a poursuivi ses études, elle a trouvé un boulot, elle a construit sa vie, seule. Elle n'avait plus personne, sauf de lointains cousins ainsi qu'un oncle et une tante qu'elle ne voyait jamais. Elle avait des amis, des collègues, elle sortait, elle compensait sa solitude, ce poids qui la pesait chaque jour davantage. Mais lorsqu'elle a rencontré ma famille, le courant est passé. Ils sont devenus sa famille. *Nous* sommes devenus une famille. Je ne pouvais rêver mieux au fond. Je ne pouvais espérer meilleure situation. Comme quoi... tout peut s'écrouler du jour au lendemain.

— Alors, comment ça va ? demande mon père.

Ma mère lui lance un regard noir, qu'il fait semblant d'ignorer.

— Ça va, 'pa, ça va.

— Pas à nous, Ethan. Tu sais très bien qu'on est là pour toi.

— Stanislas, laisse-le ! s'énerve ma mère.

— Quoi, on est sa famille, s'il est malheureux, on est là pour le soutenir.

— Il n'a pas envie d'en parler, bon sang !

— Maman, ne t'en fais pas. Je vous mentirais si je vous disais que je suis heureux en ce moment. Je ne comprends pas, mais je n'abandonne pas.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? s'étonne mon père.

— Je suis sûr qu'elle me cache quelque chose. Ça ne peut pas se terminer comme ça, je sais qu'elle m'aime.

— Il y a peut-être un autre mec là-dessous, ajoute mon frère en se gavant de pain.

— Peut-être, dis-je, le cœur brisé.

— Ça m'étonnerait ! lance ma mère. Ce n'est pas son genre.

— Elle a pourtant quitté quelqu'un pour Ethan, il y a cinq ans.

Le coup fatal. Peut-être qu'elle agit de la même manière qu'avec son ex. Je sais qu'ils n'étaient ensemble que depuis quelques mois et que ce n'était pas aussi sérieux qu'avec moi, mais peut-être que c'est ainsi qu'elle fonctionne. Je sens mon cœur se fendiller davantage à cette idée. À l'idée que si elle a quelqu'un, c'est fichu pour de bon.

— Bon, ça suffit ! Mangez, les garçons, ça va refroidir.

Ma mère pose sa main sur la mienne et me gratifie d'un sourire compatissant. Comme lorsqu'enfant, je me faisais mal. Elle était si empathique, si maternelle que tout pouvait se guérir. Aujourd'hui, j'aimerais qu'elle me colle un sparadrap magique sur le cœur pour le réparer.

Si seulement...

— Tu sais qu'ils ne pensent pas à mal.

— Je sais, maman.

Nous sommes tous deux dans la cuisine. Ma mère prépare le dessert tandis que je suis assis sur notre banc en bois. J'adore ce coin. Un espace étroit, mais convivial. Nous mangions souvent ici lorsque nous étions enfants. C'était plus pratique pour ma mère. Le passage à l'adolescence nous a valu le transfert vers la table de la salle à manger. C'était différent. Je préférais largement ce petit coin intime et chaleureux. Je pouvais regarder ma mère cuisiner tout en faisant mes devoirs. C'était l'un de mes endroits favoris dans la maison. Aujourd'hui encore, c'est à cette place que je m'installe lorsque j'ai besoin de parler.

— Est-ce que tu as pu discuter avec elle ?

— Pas depuis son départ. Elle m'a laissé un mot avec sa bague de fiançailles.

— Je t'avoue que je ne comprends pas, Ethan.

Ma mère tranche des parts de gâteau glacé pour les disposer dans les assiettes.

— Moi non plus. On était si heureux. Je ne me trompe pas, n'est-ce pas ? Elle était heureuse ?

— Je crois oui.

Cette réponse ne me rassure guère, mais ma mère n'est pas du genre à faire des suppositions, et pour le coup, qui pourrait le savoir ?

— Est-ce que je serais passé à côté de quelque chose ? Est-ce que j'ai mal agi ?

— Il arrive que les relations soient compliquées.

— Il s'est passé quelque chose quand j'étais absent ?

— Je n'en sais rien. En tout cas, elle ne m'a rien dit.

— Elle m'a annoncé qu'elle ne voulait pas s'engager, qu'elle ne se sentait pas prête. Mais je suis certain que c'est faux. Elle a toujours rêvé d'une famille, d'avoir des enfants. Et elle vous aimait.

— Et on l'aimait aussi. On *l'aime* aussi, mon fils. Mais je crois qu'il n'y a qu'elle qui peut t'expliquer ce qu'elle ressent.

— J'ai bien essayé de l'appeler, mais je n'ose plus. Je n'ai pas envie de la harceler.

— Laisse-lui un peu de temps, peut-être qu'elle reviendra.

— Peut-être.

Nous sommes interrompus par mon paternel.

— Ethan, tu peux venir un moment ?

Mon père semble sérieux tout à coup. Je hoche la tête puis le suis dans son antre, au rez-de-chaussée de la maison familiale.

— Tout va bien ? demandé-je en m'asseyant dans le fauteuil vert.

La pièce est envahie de souvenirs de voyages, exposés par ma mère. Mon père se fiche bien pas mal de la décoration, alors maman a décidé de lui

installer un bureau type vieux professeur de fac spécialisé dans l'Histoire. Vous voyez le genre ? Du bois foncé, partout, des fauteuils en cuir, une bibliothèque pour faire joli. Je suis sûr que mon père ne pourrait même pas citer trois des objets présents dans la pièce.

Il ferme la porte puis vient s'asseoir face à moi. Il sort une bouteille de scotch et nous sert deux verres. J'ai l'impression d'avoir quinze ans et d'avoir fait une belle connerie. Je souris en pensant aux quelques savons qu'il m'a passés ici. Matt était le pire de nous deux, mais j'ai quelques bêtises mémorables à mon actif.

— Je voulais te parler de l'entreprise, fiston. Est-ce que tu t'y plais ?

— Bien sûr. J'aime mon boulot. Ça me permet de bouger, mais d'avoir une vie à côté.

Il hoche la tête, soucieux.

— Ce n'est pas le moment, je le sais avec ce qu'il se passe.

— Qu'est-ce qu'il y a, papa ? Tu m'inquiètes.

— Rien de grave, je t'assure. Je voulais t'en parler, mais...

Je comprends qu'il hésite à cause de ma rupture.

— Je t'écoute, dis-je avant de boire une gorgée de whisky.

— J'aimerais que tu prennes ma place lorsque je partirai à la retraite.

— Vraiment ? m'étonné-je.

Il acquiesce.

— J'aurais pu le proposer à ton frère, mais, honnêtement, il n'a pas les épaules pour diriger une société. C'est un grand gamin, il va couler le projet d'une vie et je ne peux pas m'y résoudre. Je n'ai pas envie de la vendre à quelqu'un d'autre. J'aimerais que ce soit toi.

Voyant que je ne réponds pas, il enchaîne :

— Je ne veux pas de réponse immédiate, et je ne te mets pas la pression. J'aimerais juste que tu y réfléchisses. Ce n'est pas pour tout de suite, mais avec ta mère, on souhaite profiter, voyager un peu. On a passé notre vie à

travailler, il est temps de penser à nous. Elle mérite une belle retraite et je sais qu'elle attend que je sois prêt.

Je hoche la tête. Ma mère n'abandonnera jamais mon père. Tant qu'il continuera, elle restera auprès de lui pour l'épauler.

— Papa, je suis... en fait, je n'ai pas les mots. Je suis touché par ta confiance, et je te promets d'y réfléchir. Je n'avais pas vraiment pensé à la suite, à ta retraite.

— Je sais que ce n'est pas le moment idéal, mais... disons que j'en ai parlé à Matt juste avant ta dernière mission, et je voulais te l'annoncer à ton retour.

— Comment l'a-t-il pris ?

— Tu connais ton frère. Sur le coup, il était vexé. Et puis quelques heures plus tard, il avait déjà oublié. Il aime trop sa vie insouciance, les fêtes et s'amuser pour s'encombrer d'autant de responsabilités. Il le sait au fond.

Effectivement, je crois que Matt préfère sa liberté.

Mon père se lève et contourne le bureau. Je me lève à mon tour pour le prendre dans mes bras.

— Merci pour ta confiance, papa.

— Je suis fier de toi. Tu es un homme bien.

Il me tapote le dos avant de quitter la pièce. Mon père n'est pas aussi démonstratif que maman, mais son attitude le trahit souvent. Il était ému et j'avoue que moi également. Un nouveau but s'offre à moi. Devenir le patron, pourquoi pas... Ce serait une belle aventure et un héritage des plus précieux. Le travail d'une vie. Une entreprise familiale.

Mon cœur bat plus vite à cette idée. Mon père m'a fait un beau cadeau. Il pensait que ce n'était pas le moment, mais, au contraire, c'était le moment idéal. J'avais besoin d'une dose d'espoir.

Chapitre 3

L'armée

Ethan

Le temps est à l'image de mon moral. Maussade. Un orage s'abat sur la région depuis deux jours si bien qu'un client a décalé son arrivée puisque l'aéroport a décidé de suspendre certains vols. La pluie ne me dérange pas en soi. J'aime l'atmosphère pluvieuse, l'automne et l'air frais. Tout l'opposé d'Olivia qui détestait ça. Je ralentis et me reconcentre pour voir la route. Ce n'est pas le moment de penser au sourire d'Olivia lorsqu'elle ouvrait les volets et découvrait une belle journée ensoleillée promettant des températures chaudes. Mes essuie-glaces s'activent pour rejeter les trombes d'eau qui s'abattent sur mon pare-brise. Quelle idée de sortir avec ce temps pourri ! J'aurais mieux fait de rester chez moi. Tout ça pour aller chercher Matt, qui était ivre mort à une soirée.

Je l'ai déposé chez lui et j'ai décidé de rentrer après m'être assuré qu'il était installé confortablement dans son lit. Je n'avais franchement pas envie de le veiller. Il serait temps qu'il se prenne en main à son âge. Notre père va fulminer demain lorsque mon frangin va débarquer au boulot avec une gueule de bois. J'ai hâte de voir ça !

En déboitant dans un virage à cause d'un arbre tombé sur le bitume, je suis aveuglé par les phares d'un véhicule qui arrive en sens inverse. Je plisse les yeux pour apercevoir la route et me rabattre en vitesse tandis qu'elle klaxonne. Je glisse sur la chaussée et percute la glissière de sécurité. Je ne roulais pas vite, mais avec ce temps, la voiture est directement allée s'encaster dans la barrière métallique. Je serre le volant, conscient d'avoir frôlé l'accident, et tente de reprendre mes esprits. Lorsque j'essaie de repartir après avoir vérifié que la voie était libre, je me rends compte que

je suis embourbé. Rien à faire, le véhicule refuse d'avancer. Je donne un coup sur le volant, furieux à cause de cette soirée qui n'en finit plus.

— Putain ! Tout ça à cause de ce crétin !

J'ai les nerfs à vif, je suis de très mauvaise humeur. Je préférerais largement être au chaud chez moi, avec mon chien.

J'enfile ma veste, attrape une lampe torche, que je garde dans la boîte à gants, et sors affronter la tempête. La pluie me fouette le visage et mes vêtements se retrouvent détrempés en deux secondes. Je m'enfonce dans le sol et galère à atteindre la roue qui est effectivement noyée dans la boue. Je n'ai pas le choix, je tombe à genoux et me mets à creuser pour la dégager tout en me perdant dans mes pensées.

Il y a deux ans, Olivia et moi étions partis pour le week-end en Alsace. Sur le chemin du retour, un orage similaire à celui-ci avait éclaté et nous avions dû nous immobiliser sur le bas-côté tant le vent était violent. Impossible de rouler sans danger. Nous avons patienté une bonne heure avant qu'Olivia ne me supplie de reprendre la route, souhaitant rentrer chez nous au plus vite. Malheureusement, nous avons constaté que la voiture était embourbée. Bien trop profondément pour que l'on parvienne à la dégager. La pluie ne s'arrêtait pas et le tonnerre grondait. Olivia était terrifiée. Nous avons aperçu une grange en contrebas, alors nous avons couru pour nous y abriter le temps que la tempête se calme.

— *Tu es sûr qu'elle va tenir ? me demande Olivia en entendant le vent frapper contre le bois de la grange.*

— *Mais oui, ne t'en fais pas. C'est solide.*

Je la serre contre moi pour la rassurer. Elle tremble de tous ses membres.

Quelle galère !

J'attrape le sac que j'ai pensé à prendre avant de quitter la voiture et lui tends des vêtements pour qu'elle se change.

Tandis qu'elle retire son pull et son jean, je fais de même avec mes fringues trempées. La matière colle à la peau, c'est désagréable. Lorsque nous nous retrouvons tous les deux en sous-vêtements, nos regards se percutent. Olivia se mord la lèvre inférieure et dégrafe son soutien-gorge. J'inspire pour ne pas bouger, mais je n'ai qu'une envie : lui sauter dessus. Elle faufile ses doigts dans son shorty avant de le faire glisser le long de ses jambes. Liv' est une femme sublime. Avec des formes à se damner. Un corps ferme dû à ses nombreuses heures de footing. Elle adore manger, mais elle se dépense pas mal. C'est une boule d'énergie. Moi qui aime que tout soit assez carré et maîtrisé, avec Olivia, j'ai appris à lâcher-prise, à tout envoyer valser, à rire de tout et à prendre la vie comme elle vient. Avec son passé malheureux, ma belle compagne sait saisir chaque instant pour le transformer en moment mémorable. Je fais tomber mon boxer à mon tour et après quelques secondes à nous détailler mutuellement, comme si nous nous découvriions pour la première fois, nous nous jetons l'un sur l'autre. Point de paille dans cette grange, mais un énorme tracteur. Pour le coup, le côté rupestre a eu raison de nous. Affolés par l'orage et le lieu, nous faisons l'amour avec passion et effervescence, sans nous soucier de ce qui nous entoure.

Ce fut un moment indescriptible que je n'oublierai jamais. Liv' a mis ma vie sens dessus dessous et je l'en remercie chaque jour, car sans elle, je n'aurais jamais vécu cinq années de bonheur. Elle m'a aidé à reprendre pied après l'armée, à mettre de côté les souvenirs qui me hantaient, à apprécier sa folie et sa manière enjouée d'accueillir la vie. Et je compte bien en vivre encore avec elle.

Je secoue la tête, me remets au travail et finis par dégager suffisamment la roue pour reprendre la route. À croire que les souvenirs s'amuse à me rappeler à quel point elle me manque.

Comme si j'avais besoin de ça.

— C'est pour une journée ?

— Oui, quelques réunions, un déjeuner et il reprend l'avion vers 18 h.

— OK, tu me donnes la feuille de mission ?

— C'est ta mère qui l'a.

— Où est Matt ?

Le visage de mon père se durcit. Mon frère n'est pas le meilleur employé du mois, et de loin. Si nous n'étions pas une famille, il l'aurait déjà renvoyé, mais il le garde, pour faire plaisir à ma mère. Le souci, c'est que ça a tendance à porter préjudice à la société.

— Salut, la famille !

— Tu es en retard, maugrée papa.

— Tout dépend du fuseau horaire, répond Matthias en s'asseyant dans le fauteuil de mon père.

Il pose ses pieds sur le bureau et plante ses dents dans un beignet recouvert de sucre glace qui attendait patiemment dans une assiette. Avec ses cheveux bruns négligés, ses yeux marron et ses piercings. Il ressemble à un ado. Il n'y a que sa carrure qui permet de se rendre compte qu'il a bientôt quarante ans. Matt est plutôt massif, plus que moi. Il aurait fait une bonne recrue pour l'armée s'il n'était pas si immature et en guerre contre toute forme d'autorité ou de responsabilité.

— Je ne crois pas que c'était pour toi, dis-je discrètement.

Mon frère hausse les épaules. Les deux anneaux qu'il porte à son oreille droite remuent tandis qu'il remet l'une de ses bagues en place. Il en a quatre et ne s'en sépare jamais. Il n'a pas que des mauvais côtés, mais il prend la vie avec légèreté. Il ne se soucie de rien, il ne pense qu'à s'amuser. Ce qui exaspère mon père.

— Qu'est-ce que tu as pour moi ? demande mon frère en essuyant ses

maines sur son pantalon noir.

À croire qu'il n'a pas la gueule de bois. Comment fait-il pour se remettre si vite alors qu'hier il était aux portes du coma éthylique ?

— Un remplacement dans une villa.

— Une belle villa, j'espère.

— Qu'importe, elle est vide. Le propriétaire est à l'étranger. Le gars qui s'occupe de sa surveillance est malade aujourd'hui, il faut que tu prennes la relève de l'agent de nuit.

— Tu plaisantes ! Je vais me faire chier toute la journée.

Mon père lui lance un regard si noir que mon frère ravale ses plaintes et se dirige vers le secrétariat. Je lui emboîte le pas, pressé de partir travailler.

— Tiens, voici ta feuille, et la tienne, dit ma mère en nous tendant les documents tour à tour.

— Merci, dis-je en vérifiant l'heure et l'adresse du rendez-vous.

— Mais qu'as-tu fait à ton pantalon ? s'exclame ma mère. Regarde-moi ça, il est tout sale !

Elle pose ses lunettes à côté de son ordinateur avant de se lever.

— C'est rien, 'man. Un accident de beignet au sucre.

Elle râle en allant chercher une serviette.

Je m'esclaffe malgré moi. *Quel numéro !*

— Merci pour hier soir, chuchote mon frère en me suivant jusqu'au hall d'entrée.

— Ne me refais plus ça, Matt. J'ai failli me planter en voiture à cause de ce temps pourri.

— Désolé, grimace-t-il. C'est cette brune-là, elle n'a pas arrêté de remplir mon verre, tout ça pour se tirer avec un autre type.

Il n'y a rien qui compte plus pour Matt que les femmes et les fêtes.

— Grandis un peu ! soufflé-je avant de passer la porte.

Je n'ai pas vraiment envie de parler de ça, sachant que l'épisode d'hier

m'a replongé dans mes souvenirs. J'ai mis la soirée à m'en remettre et j'ai très mal dormi. Notre mère nous fait un signe de la main tandis que nous rejoignons le parking.

Nous travaillons en famille depuis plusieurs années. En réalité, mon père a créé cette entreprise, il y a trente-cinq ans. Petit à petit, il l'a développée. Il est passé d'une petite agence de sécurité à une société de garde rapprochée pour clients fortunés. On côtoie le luxe, les belles villas et les rendez-vous d'affaires. Je dois dire que ce qui me plaît dans ce boulot, c'est de pouvoir bouger sans être coincé derrière un bureau et le fait de pouvoir voyager. Il arrive souvent que l'on ait des missions à l'étranger. Parfois pour quelques jours, d'autres fois pour plusieurs mois. Nous sommes maintenant quinze agents à travailler pour mon père. Ma mère, Agnès, s'occupe de tout l'administratif. Elle gère les rendez-vous, la compta, la paperasse. Lorsqu'il avait une vingtaine d'années, mon frère a rejoint l'équipe. De mon côté, j'ai préféré l'armée de l'air. Je me suis engagé après le lycée. Mon rêve, c'était de piloter, de voler, de vivre d'aventures en aventures, en protégeant les gens. En tout cas, c'est l'idée que je m'en faisais. Et même si j'ai aimé mon métier, au bout de dix ans, j'ai décidé de raccrocher. Trop d'amis perdus, trop de misère dans le monde, trop de douleur, je ne pouvais plus encaisser. Il était temps de rentrer. C'était il y a cinq ans. Naturellement, papa m'a proposé de rejoindre sa société et j'ai accepté. J'avais besoin de ma famille, de renouer, d'être avec eux. Quelques mois après être revenu à Neuilly-Sur-Seine, je rencontrais Olivia.

En allant à la voiture, je ne peux m'empêcher de jeter un coup d'œil à mon téléphone. Aucun message. Ça devient une habitude. Je vérifie plusieurs fois par jour, alors qu'il reste désespérément silencieux. Après une légère hésitation, je décide de l'appeler. Je ne veux pas la harceler, mais on ne peut pas tirer un trait sur cinq ans de relation et un projet de

mariage en quelques secondes. Je nage dans le brouillard et je crois que je n'étais pas prêt à accepter ou à encaisser une rupture. Pas comme ça, pas du jour au lendemain.

Quand son couple bat de l'aile, on s'en rend compte, non ? On perçoit des indices, des changements, sauf à se foutre totalement de sa partenaire. Je ne pense pas entrer dans cette catégorie, j'ai toujours fait attention à ce qu'elle soit heureuse auprès de moi.

Est-ce qu'elle a regretté d'avoir accepté ma demande en mariage ? Est-ce qu'elle n'a pas osé dire non ? Tant de questions et le silence pour seule réponse.

Je tombe à nouveau sur son répondeur.

— Salut, c'est moi. Je voulais prendre de tes nouvelles, savoir comment tu allais. Appelle-moi s'il te plait, j'ai besoin de te parler.

Bateau, cliché, ridicule, minable... voilà ce qu'est mon message.

Mais comment faire ? Comment agir ? Que dit-on dans ces circonstances ? Oh bien sûr, j'ai déjà vécu des ruptures, mais Olivia a été ma seule vraie relation sérieuse. En étant militaire, je n'avais pas vraiment le temps de construire quelque chose. J'avais des aventures, parfois plus longues selon les missions, selon les permissions aussi. Mais rien de concret. Pas comme avec Olivia. Avec elle, c'était magique. Ce n'est pas pour rien que je lui ai demandé de m'épouser. Je n'aurais jamais envisagé de me marier si je n'étais pas certain qu'elle était la bonne personne.

Mes parents se sont mariés à dix-huit ans. Ils sont heureux et complices comme au premier jour. Ils se soutiennent, se chamaillent, s'aiment, se boudent. Malgré leurs quarante-deux ans de mariage, ils arrivent à maintenir ce lien qui les unit. Ils se supportent même en travaillant ensemble. Un exploit ! Alors, le mariage, j'y crois.

Je prends la direction de l'aéroport. Mon client atterrit dans une heure. Un riche homme d'affaires qui n'est là que pour la journée. Il a quelques

rendez-vous, un déjeuner et il repart ce soir. Le genre de mission qui nous arrive assez fréquemment. Il faut dire que nous travaillons principalement sur Paris. Nos locaux, ainsi que la maison de mes parents sont dans le 92. Si j'avais eu à choisir, j'aurais adoré vivre en province, idéalement, proche de la montagne. J'aime les grands espaces, la nature, le calme. Mais Olivia est à l'opposé. Elle préfère l'animation, la ville, le bruit, le monde. Et comme j'avais décidé de rejoindre la société de mon père, nous sommes restés en région parisienne. J'ai appris à composer avec cette situation. Nous partions parfois le week-end ou pendant les vacances pour que je puisse "m'extasier devant une montagne, un arbre, ou un ciel étoilé" comme le disait souvent Liv'. Elle se moquait, mais au fond, elle appréciait aussi ces instants paisibles et ces moments à deux.

Arrivé à l'aéroport, je dégaine ma petite pancarte à l'effigie de notre société, et j'enfile mon visage professionnel. C'est le seul avantage à ma formation militaire. Mon boulot me permet de faire abstraction de mes soucis personnels. Je mets sur pause, je ne pense qu'à ma mission, je ne pense qu'à ce que je dois faire. Mais lorsque la journée se termine. Lorsque je passe la porte de l'appartement, tout me revient en plein cœur comme un tsunami d'émotions trop longtemps contenu. La déferlante est violente et dans ces moments-là, je n'ai qu'une envie : aller me coucher et recommencer une journée de travail.

Ma seule drogue, c'est de bosser.

Avant ma seule drogue, c'était Olivia.

Chapitre 4

L'emménagement

Ethan

Depuis qu'elle est partie, la vie n'est qu'une succession de journées identiques. C'est terrible d'être à ce point attaché à quelqu'un, au point d'en perdre le goût de vivre lorsque cette personne s'en va. Je n'avais jamais ressenti ça. Enfin si, une fois, mais j'étais beaucoup plus jeune et la situation était différente. En revanche, aujourd'hui, je suis un adulte, j'ai trente-cinq ans, je devrais être capable d'avancer. Eh bien, non ! C'est elle que je veux, je veux la voir chaque matin en me levant, chaque soir en me couchant. Chaque jour, je veux pouvoir l'embrasser, la toucher, la faire sourire. Je veux l'épouser, je veux fonder une famille avec elle. Comment tirer un trait sur les milliers de projets que l'on construit, que l'on imagine avec une personne ? Comment tout oublier, tout abandonner du jour au lendemain comme si rien n'avait jamais existé ?

J'ai l'impression d'être pitoyable. Mes anciens compagnons d'armes se moqueraient bien de moi. Le militaire aux abois...

Je me demande comment elle va. Environ cent fois par jour... Si elle est triste, si elle pense à moi, si elle souffre autant que moi. Si seulement elle me répondait, nous pourrions discuter. Je pourrais comprendre, ou tout du moins essayer. J'imagine tous les scénarios possibles, car celui qu'elle m'a présenté n'est qu'une vague excuse.

— Salut, Storm. Ça va, mon chien ?

Mon compagnon remue la queue et se presse vers sa gamelle.

J'ai adopté Storm quand je suis revenu de l'armée. L'avantage avec mon métier, c'est que je peux l'emmener souvent avec moi lorsque je fais des surveillances, notamment de villas. C'est mon ami le plus fidèle, même si

c'est difficile à concevoir. Mes parents ont eu des chiens toute leur vie. Après la mort du dernier, ils ont décidé qu'il valait mieux ne pas en adopter un nouveau, car ils se trouvaient trop vieux. On a la fibre animalière dans le sang. Sans Storm, je me sentirais bien seul en ce moment. Il a été affecté par le départ d'Olivia. Il a mis quelques jours à l'accepter. Il tournait en rond et il pleurait devant la porte. Même si je suis son maître, c'est un chien affectueux et il a vécu autant de temps avec elle qu'avec moi finalement. Les Bergers Malinois sont exceptionnels. J'ai pu le dresser si facilement que j'ai failli me diriger vers une carrière d'expert canin. Je plaisante, mais ces chiens ont une capacité d'obéissance dingue. Ce fut un régal de lui apprendre des tours et aujourd'hui, il me suit comme une ombre. Pas besoin de laisse, pas besoin de mots, un geste et il obéit. Nous apprenons à vivre en célibataires, lui et moi. Retour à la case départ, retour cinq ans en arrière.

Je remplis sa gamelle et attrape mes gants. Je me suis installé un sac de boxe dans la cour, derrière la maison. Nous habitons au rez-de-chaussée d'une grande villa. L'avantage, c'est le jardin pour mon compagnon. La cour est devenue mon terrain d'entraînement. Je dois rester en forme et surtout me dépenser. Ce matin, je dois me vider l'esprit, taper jusqu'à ce que je ne sente plus mes muscles, transpirer jusqu'à ce que chaque pore de ma peau ait évacué la douleur qui me broie le cœur. J'ai besoin d'oublier, ne serait-ce que durant quelques dizaines de minutes.

Lorsque j'ai rencontré Olivia, j'étais hébergé par mes parents depuis mon retour de l'armée. Olivia, quant à elle, avait un deux-pièces sur Paris. J'ai acheté l'un des apparts qu'elle m'avait fait visiter et, de fil en aiguille, elle y a posé ses valises avec moi. Ça s'est fait naturellement. Aucun de nous deux n'a dit « Eh tiens, si on vivait ensemble ? » Je dormais chez elle, elle dormait chez moi. Mon appartement était plus grand, avec le jardin pour le chien, alors elle venait plus souvent, jusqu'à ce qu'elle ne parte plus. Elle

a vendu son logement et aucun de nous deux ne s'est dit que ça allait trop vite ou qu'on se connaissait à peine. Quand l'évidence vous frappe, il ne faut pas lui tourner le dos. On a compris que c'était spécial et que nous ne devions pas laisser filer notre chance. Et je n'ai jamais été aussi heureux que durant ces cinq dernières années.

Au bout de trente minutes, je retire mes gants pour faire quelques exercices dans le jardin. Je ne suis pas prêt à débiter ma journée : squats, tractions, pompes, abdos, j'enchaîne sans réfléchir, sans connecter mon cerveau à la réalité. Parfois, la vie militaire me manque. Tout était plus simple. On avait une mission, on obéissait et on recommençait. J'ai mal supporté de perdre des amis, mal supporté de ne plus jamais revoir des gars avec lesquels j'avais passé des mois à imaginer le quotidien en dehors de l'armée. Certains avaient une famille, d'autres ne vivaient que pour leur carrière. J'ai raccroché avant qu'il ne soit trop tard, avant de ne plus pouvoir construire ma vie, celle dont je rêvais, celle de mes parents. Mais aujourd'hui, j'aimerais être en mission, juste pour pouvoir me concentrer sur autre chose que sur ma douleur.

En rentrant, je jette un coup d'œil à mon téléphone. Rien. Toujours rien. Un rien silencieux et angoissant. Un rien qui signifie : *fous-moi la paix, j'ai refait ma vie*. Un rien qui crie : *oublie-moi, je suis heureuse sans toi*.

Le pire dans une séparation, c'est d'aimer l'autre. Je suis passé de fiancé fou amoureux à célibataire au cœur brisé en une fraction de seconde. Sans avoir eu le temps de m'y préparer, sans avoir eu la possibilité de comprendre. Dans combien de temps irai-je mieux ? Dans combien de temps serai-je capable de sourire sans avoir le cœur qui éclate de douleur ? Lorsqu'elle m'a annoncé qu'elle me quittait, j'étais sous le choc. Je l'ai écouté parler sans vraiment réagir. Avec le recul, je me maudis de ne pas l'avoir retenue. J'aimerais la revoir et qu'elle me donne l'opportunité d'en

discuter, de la regarder dans les yeux, de lui dire que je l'aime, de la rassurer sur notre avenir. J'ai cet espoir fou que ça suffira à la convaincre.

Ma mère m'a conseillé de lui laisser un peu de temps. C'est ce que j'ai fait. J'étais perdu, alors je l'ai écoutée, sans être certain que c'était la bonne solution. Je ne sais pas où elle habite actuellement, peut-être chez sa meilleure amie. En revanche, je sais où elle travaille, la même agence depuis que nous nous sommes rencontrés... Peut-être devrais-je m'y rendre ? Ça fait un peu harceleur, non ? Je patauge et ne sais plus comment agir. Trop en faire ? Pas assez ? J'aimerais avoir les clés pour décrypter notre relation. Mais, une chose est sûre, je ne peux plus rester sans rien faire, il est temps que j'aie des réponses.

Revigoré par cette décision, je file prendre une douche. Nous avons refait l'appartement à neuf. Une déco moderne, mais chaleureuse. J'ai laissé Olivia gérer, c'est plutôt son domaine, moi je me contentais d'acquiescer ou de mettre mon veto si nécessaire. En quelques semaines, nous avons une cuisine équipée, une douche à l'italienne et un mur en pierres dans le salon.

Tout me fait penser à elle dans cet appartement, et ça me briserait le cœur de devoir le vendre pour réussir à l'oublier. Nous y avons notre vie, nos souvenirs, nos projets, c'est le cocon de notre histoire, tel un coffre qui garde notre amour bien au chaud, protégé du monde extérieur. Je ne perds pas espoir. Notre relation n'était pas un mirage, je ne l'ai pas rêvée. Elle était bien réelle, elle était sincère. L'amour ne s'éteint pas soudainement. Je peux raviver la flamme, je le sais. Je peux la ramener à moi, à nous. Je n'ai pas le choix. Comment vivre sans elle ?

— Alors, quoi de neuf ?

- Rien de changé, mon pote.
- Tu es là pour combien de temps ?
- Un mois.

Greg, un ami militaire est entre deux missions. Nous avons nos habitudes dans le bar de Serge, un militaire à la retraite. Nous nous retrouvons ici depuis des années. C'est notre quartier général. L'ambiance y est chaleureuse, plutôt masculine. La bière coule à flots, du vieux rock inonde la pièce tout comme les rires et les discussions animées. Nous avons travaillé ensemble pendant des années avec Greg. À chaque permission, il vient me rendre une petite visite. C'est une façon de garder le contact et l'occasion de nous raconter nos vies entre deux parties de billard.

- Et toi ?
- Je grimace, je n'ai pas envie de pourrir la soirée.
- Vu ta tête, ce n'est pas une bonne nouvelle.
- Olivia m'a quitté.
- Oh merde ! Mais vous ne veniez pas de vous fiancer ? s'étonne-t-il.
- Si.

Il boit une gorgée de sa bière pour me laisser le temps de trouver mes mots.

- Je suis revenu de ma dernière mission et elle avait fait ses valises. Je n'ai rien vu venir.
- Tu sais pourquoi ?
- Franchement, non. Elle m'a dit qu'elle ne voulait pas s'engager, qu'elle voulait souffler. Je n'ai pas bien compris. Tout allait bien avant mon départ, enfin c'est ce que je croyais.
- Il me semblait, au contraire, qu'elle rêvait de se marier et de fonder une famille, non ?
- Exact, dis-je. Ça comptait pour elle. C'est pour ça que je suis perdu.

— Je suis désolé, Ethan. Je sais à quel point tu l'aimes.

Je hoche la tête.

— Je ne désespère pas de la retrouver. Je ne peux pas la laisser filer.

— Tu sais, dit-il en jetant un coup d'œil à Serge avant de continuer, Johanna m'a quitté il y a trois ans.

Johanna est la femme de Greg. Ils se connaissent depuis qu'ils ont vingt ans. Et je pensais leur couple solide. Il ne m'a jamais semblé qu'ils avaient traversé une grosse crise au point de se séparer.

— Vraiment ? Tu ne m'en as jamais parlé.

— J'étais en mission et je dois dire que ça a été difficile. Je ne voulais pas l'ébruiter.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Elle ne supportait plus la vie de femme de militaire. Les absences, le danger, la solitude. C'était trop dur pour elle et je la comprends.

— Comment avez-vous fait pour surmonter tout ça ?

— J'ai ramé pendant des mois, mon pote. Je ne pouvais pas la perdre, c'était impossible. J'ai tout fait pour lui prouver que je l'aimais. J'en suis venu à lui proposer de quitter l'armée.

— Vraiment ?

Ça m'étonne. Greg est un passionné. L'armée, c'est sa vie.

— Oui. Elle comptait plus que l'armée. Elle a fini par nous redonner une chance, mais elle a refusé que j'abandonne mon rêve. Je n'aurais pas hésité pour passer ma vie avec elle. Elle a compris qu'elle était importante pour moi et on a travaillé pour renouer et consolider notre couple. On avait besoin de communiquer, je crois. Trop de non-dits.

— Je n' imagine pas mon avenir sans Liv'.

Il observe une minute de silence avant de reprendre en posant main sur mon épaule.

— Écoute, je ne suis pas un spécialiste. Loin de là. Mais si tu l'aimes au

point de ne pas voir ta vie sans elle, alors n'abandonne pas. Ça prendra du temps, il faudra peut-être te montrer patient, mais bats-toi. Il n'y a rien de plus important que ta femme et ta famille. Le reste n'est que bonus. Je l'ai compris quand j'ai perdu Jo.

Je bois une gorgée de bière en acquiesçant.

— D'ailleurs, je vais vraiment quitter l'armée cette fois.

— Pour Jo ?

— Oui et non. J'ai fait mon temps, elle a supporté plus de quinze ans dans ces conditions, c'est déjà une belle preuve d'amour, mais c'est simplement que je vais devenir papa.

— Félicitations, dis-je en pressant son épaule. Je suis content pour vous.

— Merci, répond-il en souriant. Tu vois, je ne veux pas manquer les premières fois de mon enfant. Je veux être là pour Jo et pour le bébé. Alors je vais arrêter et me consacrer à ma famille.

— C'est une bonne raison de raccrocher. Et puis, tu sais que mon père t'embauchera sûrement si tu cherches un job.

— J'y penserai. On a encore un peu de temps, répond-il en me faisant un clin d'œil. Et toi, tu ne regrettes pas ?

— Non, pas une seule seconde. J'ai aimé l'armée, mais je ne pouvais plus supporter tout ce qu'on voyait.

— La dernière mission ensemble a été rude, dit-il en serrant les dents.

J'acquiesce. J'ai deux cicatrices pour m'en rappeler. Nous avons perdu trois soldats, dont deux qui avaient à peine vingt-deux ans. J'ai mis des mois à m'en remettre. Le sang, les cris, les tirs. Je ne dormais quasiment plus à mon retour. J'étais au plus bas. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai décidé d'adopter un chien. J'avais besoin de compagnie, d'un gardien. Machinalement, je caresse ma cuisse, à l'endroit où une longue cicatrice cisaille ma peau. J'ai parfois l'impression qu'elle se rappelle à moi. Comme pour me montrer ce que j'ai traversé et la chance que j'ai d'être vivant.

— C'était l'enfer.

— Jo a cru que j'arrêterai à ce moment-là. Mais je n'étais pas prêt.

— Je ne sais pas comment tu as fait. J'ai mis du temps avant de supporter ces souvenirs. Et puis, j'ai rencontré Liv'.

— Tu lui en as parlé ?

— Oui. J'avais parfois des réactions étranges. Une fois, en pleine nuit, je l'ai plaquée au mur. Elle a eu vraiment peur. J'ai dû lui expliquer la situation. Finalement, j'ai fini par m'en remettre avec son aide et la boxe.

Il acquiesce en souriant.

— Ne la laisse pas partir sans te battre. Et si je peux me permettre, je la connais peu, mais chaque fois que je vous ai vus ensemble, j'ai constaté à quel point elle t'aimait. Les regards ne trompent pas. Je ne sais pas vraiment ce qu'il s'est passé et ça ne me regarde pas, mais l'amour ne s'éteint pas du jour au lendemain, alors il reste peut-être une chance.

Je ne réponds rien, mais ses paroles s'impriment dans mon esprit.

Oui, il reste une chance, j'en suis sûr.

Il ne peut pas en être autrement.